

THE PENNSYLVANIA STATE UNIVERSITY
SCHREYER HONORS COLLEGE

DEPARTMENT OF FRENCH AND FRANCOPHONE STUDIES

PARCOURS, REPRESENTATIONS ET RECITS DES IMMIGRES DANS LES FILMS ET
ROMANS AFRICAINS FRANCOPHONES CONTEMPORAINS

CHLOE BELLWOAR
SPRING 2017

A thesis
submitted in partial fulfillment
of the requirements
for baccalaureate degrees
in French and Francophone Studies and Accounting
with honors in French and Francophone Studies

Reviewed and approved* by the following:

Emmanuel Bruno Jean-François
Assistant Professor of French and Francophone Studies and Comparative Literature
Thesis Supervisor

Marc Autier
Professor of French and Linguistics
Honors Adviser

* Signatures are on file in the Schreyer Honors College.

ABSTRACT

Relating with the so-called “migration crisis” that has—over the last decade or so—given lieu to the relocation of several thousands of people from francophone Sub-Saharan African countries to Europe, this thesis analyzes the literary and cinematic representations of individual trajectories of migration to France and Spain in particular, while investigating the following questions: What are the forces that drive Africans to migrate from their native countries to Europe? What is the social, economic and political climate faced by Africans (im)migrants relocating to Europe? How do these immigrants identify culturally, once they settle in Europe? And, finally, what role can literature and cinema play in (re)humanizing the figure of the migrant experience? While this thesis examines the multiple responses which the original works of African transnational creators—such as Fatou Diome, Moussa Touré and Leonora Miano—contribute to this debate, it also proposes a comparative study that demonstrates, through transversal the reading of these artistic productions, how they give a voice to African (im)migrants in Europe, by providing relatable and subjective moving accounts of their experiences.

TABLE OF CONTENTS

ACKNOWLEDGEMENTS	iii
Chapter 1 Introduction	1
Chapter 2 Ce qui précède le départ	8
Chapter 3 L'illégalité du voyage et de la traversée.....	17
Chapter 4 Les pressions externes	23
Chapter 5 L'adaptation culturelle et le rejet de l'immigré.....	30
Chapter 6 Conclusion.....	40
BIBLIOGRAPHY	44

ACKNOWLEDGEMENTS

Finishing this thesis marks the end of not only a year-long process of writing, but also five years of academic work. I have too many people to thank than could fit on this page, but I would like to acknowledge all of those who helped me succeed and those who kept me laughing and with high spirits throughout – a double thank you if you fell within both of those categories: undoubtedly you kept me sane. Of course, I would like to specifically thank my parents and family for their unwavering faith in my abilities and their support as I navigated the past years in college. Lastly, and perhaps most relevant, I would like to endlessly thank my advisor, Emmanuel Bruno Jean-François. He put perhaps more effort than was required into ensuring that this thesis would be intelligible and eloquent and I am forever appreciative of his help. This thesis would not be what it is without his guidance.

Chapter 1

Introduction

Nombreux sont ceux qui se rappelleront l'image du petit Alan Kurdi – ce jeune enfant syrien qui a trouvé la mort alors même que sa famille essayait de traverser la Méditerranée pour fuir la guerre et trouver asile en Europe. Au moment où la photo de ce fils noyé a envahi les journaux et les médias en septembre 2015, le monde a pleuré sur son sort, sur celui de sa famille et – d'une certaine façon – sur celui de tous ces réfugiés et immigrés qui sont morts alors même qu'ils étaient à la recherche d'une vie meilleure, loin des effets de la guerre, de la famine, de la pauvreté. Si la représentation poignante du corps inerte d'Alan, échoué sur la plage, a certes provoqué l'indignation et la révolte face à ce qui reste une politique occidentale de non-intervention – exprimant le désir tenace de protéger les frontières européennes des flux massifs d'immigration – on est tout de même amené à s'interroger sur l'idée même que l'on se fait de la situation désespérée des immigrants clandestins aussi bien avant qu'après cet épisode.

En effet, les médias occidentaux, qui ignorent souvent le parti des étrangers et des migrants, tendent à diffuser de ces derniers une image parfois simpliste et unilatérale. Tout en véhiculant l'idée que les immigrés sont dangereux, une part importante de ces médias ne déplorent pas réellement les afflictions et l'adversité auxquelles font face ces populations dites étrangères. Au lieu de cela, ils alimentent souvent l'opinion publique – d'ailleurs communément répandue – que les immigrés menacent le confort, la prospérité et la sécurité des pays occidentaux. Une part courante de la couverture médiatique aujourd'hui présente dès lors les immigrés et les migrants comme une maladie infectieuse qui affecte les pays voisins et peut nous

contaminer tous et à tout moment. Vraiment, aujourd'hui ce manifeste souvent dans un supposition qu'une minorité qui fait les actes de la terreur représente la majorité d'« autres ». Cette conception des étrangers comme nocifs au monde occidental rend ce dernier largement insensible aux conditions périlleuses auxquelles ils doivent faire face, au point où il aura fallu la mort d'un enfant pour que les médias fassent plus attention, et ce de manière temporaire, aux épreuves que les immigrés endurent et aux choses qu'ils sacrifient en s'exilant de leur pays d'origine vers un pays étranger.

Cette représentation à deux vitesses de la figure du migrant, alimentée par les flux massifs d'immigration – notamment en provenance des pays dits du Sud vers les pays occidentaux – n'est toutefois pas l'unique fait du discours médiatique ; les opinions biaisées que diffusent les médias sont également le produit d'une culture divisée, organisée autour des paradigmes économique, raciale et culturel, et sur lesquels vont se cristalliser certaines représentations de l'altérité. Aujourd'hui, par exemple, on constate que nombre de problèmes et de défis associés à l'immigration dans le monde occidental doivent encore être rapportés à un contexte occidental nourri par des préjugés culturels et xénophobes discriminatoires. Aussi, bien que l'on doive attester de la crise des réfugiés en Europe et de la peur des immigrés aux États-Unis, il va sans dire que les médias n'ont pas créé cette peur des étrangers (même s'ils y contribuent ou s'ils la véhiculent incontestablement) : l'inégalité est d'emblée instillée dans la culture occidentale. De la sorte, ces opinions largement répandues de l'altérité et leur renforcement par les médias confortent des attitudes tels l'incompréhension et l'hostilité à l'égard des immigrants, ou encore la haine et la xénophobie qui se transforment en refus, en rejet. La réduction de l'immigré à l'image d'un objet – d'une maladie ou d'une peste – participe

directement de sa dévalorisation. En l'ignorant, on empêche aussi bien son accès que son intégration au nouveau monde vers lequel il se dirige.

La thèse que je propose ici adopte donc pour idée de départ qu'il est possible de réduire les préjugés ainsi que les difficultés qu'éprouvent nombre de pays occidentaux à comprendre et à accepter l'immigration, en leur opposant des formules de représentation ou des actes de création qui travaillent à l'humanisation voire à la ré-humanisation des figures de l'immigré, du migrant ou encore de réfugié. Dans un monde divisé et rongé tout à la fois par la xénophobie, les nombreux conflits politiques et les déséquilibres économiques résultant du processus inégal de la mondialisation actuelle, il importe en effet de repenser – ou encore de penser autrement – tant la situation des immigrés que celle des sujets occidentaux, en travaillant à l'intercompréhension et au dialogue entre les peuples. Or, il m'apparaît que c'est précisément ce travail qu'entreprennent, depuis quelques années maintenant, nombre d'œuvres littéraires et cinématographiques, produits par des écrivains et des réalisateurs originaires d'Afrique, qui réinvestissent la subjectivité des migrants tout en rappelant – tant par les réalités de leurs parcours que par les difficultés et les aspirations associées à leur expériences propres – ce qui fait leur humanité profonde. À propos de cette génération d'artistes et d'écrivains, la critique littéraire Odile Cazenave, écrit dans

Afrique sur Seine que :

[C]ontrairement à leurs prédécesseurs, ils offrent un regard de nature et de portée différentes. C'est un regard non plus tourné nécessairement vers l'Afrique, mais plutôt sur soi. Ces écrivains, hommes et femmes, contribuent à la formation d'une nouvelle littérature. [...] leurs œuvres découvrent un intérêt pour tout ce qui est déplacement, migration et posent à cet égard de nouvelles questions sur les notions de culture et d'identités postcoloniales, telles qu'elles sont perçues et vécues depuis la France. (2003)

C'est donc en tenant compte de ce contexte que je vais examiner, dans le cadre de cette thèse, les œuvres de trois artistes contemporains originaires d'Afrique francophone subsaharienne, tout en me focalisant sur deux œuvres littéraires et un film traitant des phénomènes et des trajectoires de migration/d'immigration de l'Afrique de l'Ouest vers l'Europe. Mon choix pour ce corpus – qui établit un profil complexe de la figure de l'immigré et des ses expériences – émane en partie du désir qu'il manifeste de montrer des aspects souvent oubliés, ignorés, ou cachés de son vécu. Si, de fait, une grande part du monde occidental continue à être méfiant à l'égard des flux d'immigration et de la figure de l'immigré, c'est à cause d'un manque de perspective. Il importe en ce sens de pouvoir également rendre visibles ces représentations qui offrent des points de vue alternatifs au discours souvent biaisé ou catastrophé des médias. Or, la littérature et le cinéma offrent ces perspectives autres en nous livrant des histoires personnelles, complexes et pleinement humaines qui redonnent un visage, un nom et une certaine dignité aux étrangers.

Le choix de traiter d'œuvres spécifiquement africaines m'a paru particulièrement pertinent du fait que, dans l'histoire de la littérature et du cinéma de langue française, c'est la perspective occidentale – exotique ou orientalisante – qui a longtemps prédominé et influé sur notre vision du monde et notre compréhension des mouvements migratoires. Ces voix occidentales ne peuvent toutefois que produire une vision partielle et partielle, doublement incomplète, de l'expérience de la migration et de ce pousse nombre d'individus à s'exiler. C'est donc en tenant compte du fait que la littérature et le cinéma peuvent redonner une voix à des sujets dont la vision et l'expérience ont longtemps été confisquées par les expressions artistiques occidentales que j'ai choisi trois œuvres d'artistes africains : Léonora Miano, l'auteur du recueil de nouvelles intitulé *Afropean Soul* (2008) est camerounaise ; Fatou Diome, l'auteur du roman

Le ventre de l'Atlantique (2003) est originaire du Sénégal, comme l'est également Moussa Touré, le réalisateur du film *La pirogue* (2012). Ces trois créateurs essaient tous de représenter l'épreuve du migrant/de l'immigré africain, sous une perspective autre.

Bien que ces récits soient fictifs, ils font indubitablement écho aux expériences réelles de leurs auteurs qui ont également émigré en Europe. En examinant ces cas exclusivement africains – en littérature comme au cinéma – cette thèse a donc pour but de décrire comment les œuvres artistiques peuvent rendre une certaine humanité aux « étrangers » tout en améliorant notre compréhension de l'expérience migratoire, face au jugement partiel des médias et à l'opinion négative et méfiante très répandue dans le monde occidental. Pius Adesanmi, dans son écriture, *Redefining paris: Trans-modernity and francophone african migritude fiction*, discute comment ce genre de la fiction conteste les perceptions établis :

The transmodernity of early Francophone African fiction was one that undermined the dominant truth claims of Western modernity by subjecting Paris to the gaze and the commentary of the black African outsider ... from the 1980s[, a] new generation of Francophone African novelists emerged but unlike their predecessors, they were not prepared to construct a Black Paris from the perspective of the transient, transitory outsider (2006).

Vraiment, les auteurs francophones africains des années plus contemporaines sont une vraie partie de la France, et ils utilisent leur identité fluide pour commenter sur les concepts comme l'« Afropéan » de Leonora Miano, la migritude, et le tiers état.

Bien que l'immigration reste un phénomène divers et hétérogène – ne serait-ce que pour ce qui concerne les espaces dits francophones – cette thèse se focalisera plus spécifiquement sur les parcours migratoires des Africains de l'espace subsaharien (et surtout des pays anciennement colonisés par la France) vers l'Hexagone. Si cette restriction géographique a pour but d'assurer une certaine cohérence tant du corpus que de l'analyse, elle permet également d'identifier des

problématiques relativement précises par rapport aux cas étudiés. De plus, ce choix confirme la thèse encore très pertinente d'Alec Hargreaves et Mark McKinney qui expliquent, dans *Post-Colonial Cultures in France*, que les pays d'Afrique subsaharienne sont devenus donateurs significatifs de l'envoi des immigrés et des migrants (1997). Dans *Immigration, 'Race' and Ethnicity in Contemporary France* (1995), Hargreaves avait d'ailleurs précédemment retracé une brève historique de l'immigration en France tout en rappelant comment celle-ci avait accueilli un nombre important d'immigrés au courant du 19^{ème} siècle et de la première moitié du 20^{ème} siècle, notamment à cause d'un besoin de main-d'œuvre et de ressources humaines. Or, tandis que la plupart des étrangers qui vivaient en France à cette époque était des Européens, la seconde moitié du 20^{ème} siècle connaîtra un afflux d'Africains – un phénomène qui coïncide largement avec la décolonisation et la fin de l'empire français. À cette période, la France aura déjà assisté au début des politiques anti-immigration dont, à titre exemple, l'ordonnance promulguée le 2 novembre 1945 qui établit l'Office National d'Immigration. Donc, les Africains sont venus en France sous nombreux de conditions existantes (comme le post-colonialisme, le nouvel anti-immigration, etc.) qui ils font intéressant à étudier.

Pour mener à bien la tâche que je me suis fixée, j'ai choisi d'organiser ma réflexion en quatre chapitres corporels ; chacune des ces parties sera consacrée à un moment ou un obstacle particulier du parcours de l'immigré, du migrant, ou encore du réfugié. Je prévois notamment d'étudier, dans chacune des œuvres choisies, comment ces étapes relativement chronologiques de l'expérience migratoire articulent une représentation plus complète et plus humaine du parcours du migrant/de l'immigré que les préjugés actuels et le discours médiatique populaires tendent à masquer ou à occulter. Aussi, au chapitre prochain, je m'intéresse au moment complexe de la prise de décision qui mène au départ ainsi qu'aux nombreux enjeux qui lui sont

associés dans les œuvres à l'étude. Au troisième chapitre, je m'intéresse en particulier à la dimension dite « illégale » de certaines expériences migratoires ainsi qu'aux éléments systémiques qui entraînent des complications auxquelles doivent faire face de nombreux immigrés en situation clandestine. Dans le quatrième chapitre, j'analyse les pressions externes (tant du pays d'origine que du pays d'accueil) qui dictent souvent la vie des immigrés, une fois qu'ils s'installent en France ou en Europe – le racisme, la pression à s'assimiler, etc. Enfin, au cinquième chapitre, je me penche plus spécifiquement sur les processus d'intégration ou d'adaptation culturelle auxquels sont soumis les immigrés une fois installés en France ou en Europe.

L'organisation que je propose me permettra notamment d'orienter ma réflexion sur certains des aspects de l'expérience des migrants qui restent relativement peu discutés dans les médias français comme, par exemple : les réalités de la vie des immigrés avant leur départ du pays d'origine ; Qu'est-ce qu'est le bilan sur l'esprit d'un immigré ; ou encore les enjeux de l'intégration. Comme je l'ai mentionné déjà, l'expérience de l'immigré est plus complexe qu'elle pourrait en avoir l'air. Or, ces œuvres la présentent également d'une façon qui la rend plus compréhensible et à laquelle nous pouvons mieux nous identifier. Si elles ne peuvent peut-être pas résoudre les difficultés auxquelles font face les immigrés, les migrants et les réfugiés, elles peuvent tout de même travailler à une représentation plus complète, plus juste et plus humaine de leurs expériences.

Chapter 2

Ce qui précède le départ

Lorsqu'on évoque la figure de l'immigré, on tend à penser aux effets – souvent négatifs – qui succèdent ou qui résultent de son installation dans un nouveau lieu ou dans un pays d'accueil. En d'autres mots, il est rare, par exemple, que l'Européen ordinaire envisage – au-delà de la réalité du déplacement d'un immigré – une vie et un passé antérieurs qui auraient été les siens et qui auraient précédé son expérience migratoire. En fait, l'une des principales idées reçues à propos des immigrés de l'Afrique subsaharienne consiste à penser qu'ils viendraient en Europe dans l'unique but d'y trouver une vie meilleure – axée sur de nouvelles opportunités ainsi qu'un accès au travail et aux ressources financières du pays. De la sorte, les immigrés sont souvent perçus comme une communauté homogène parasitaire – liée par une motivation commune et unique – venue profiter, par tous les moyens, des avantages que pourrait leur offrir le « pays d'accueil ». Or, on le voit dans les médias, une telle perception tend à se focaliser sur l'acharnement déraisonnée du migrant à venir en Europe, sur les bénéfices dont il voudrait profiter, ou encore sur la stabilité économique qu'il menace.

Pourtant, dans la réalité, la motivation des individus ou des communautés à quitter leur pays natal est souvent plus complexe et ne peut être réduite au simple fait que l'émigration a pour but une appropriation sans scrupules des ressources d'un autre pays. Comme mentionné ci-dessus, cette thèse se propose d'analyser trois œuvres qui attestent de définitions alternatives que produisent la littérature et le cinéma de l'immigration et des immigrés. Dans le présent chapitre, je me focaliserai toutefois sur deux de ces œuvres en particulier, la troisième œuvre, *Afropean*

Soul de Miano, faisant l'objet d'une présentation et d'une analyse beaucoup plus approfondies au quatrième chapitre.

La première œuvre, un film intitulé *La pirogue*, est réalisée par Moussa Touré. Si Touré est originaire du Sénégal, c'est également dans ce pays qu'il situe l'action initiale du film. L'intrigue retrace l'expérience d'un pêcheur, Baye Laye, et de plusieurs autres Africains qui quittent le Sénégal pour l'Espagne, à bord d'une embarcation visiblement surpeuplée. Le film nous présente également d'autres personnages qui font partie de traversée clandestine et périlleuse : Bourbi, le principal organisateur du voyage ; le frère insoumis de Baye ; son ami pêcheur qui rêve de jouer au football en Europe ; ainsi qu'une trentaine d'autres passagers clandestins ayant décidé de partir. En fait, c'est après beaucoup d'efforts de persuasion de la part de Bourbi, que Baye – un homme intègre et droit, qui ne croit pas dans l'illusion de l'« El Dorado » espagnol ou européen – accepte le poste de capitaine du bateau pour le voyage du Sénégal vers l'Espagne. Il devient alors responsable de la vie des migrants clandestins – de groupes ethniques et de religions différentes – qui ont fait le choix de partir en mer pendant une semaine. Pourtant, la difficulté de ce voyage clandestin est une expérience partagée par tous les personnages. Tous connaissent le regret, les désaccords, les divergences éthiques, et les dangers physiques, et on peut les suivre tout au long de cette traversée.

La deuxième œuvre, *Le ventre de l'Atlantique*, est un roman d'une écrivaine également sénégalaise : Fatou Diome. Le texte en question retrace l'histoire d'une jeune femme qui s'appelle Salie et qui vient de l'île de Niodior au Sénégal. Le personnage émigre d'abord en France après avoir épousé un Français ; mais suite à un divorce pénible, elle fait tout de même le choix d'y rester pour étudier et travailler. Or, si le roman nous donne accès à la perspective de Salie en Europe, il nous livre également les perspectives de sa famille et de sa communauté

d'origine au Sénégal. Ainsi, Salie parle souvent à son demi-frère, Madické, un jeune adolescent qui entretient des rêves utopiques de la France et de l'Europe en général et qui s'imagine volontiers comme le prochain footballeur célèbre, remplaçant le joueur italien, Maldini. En effet, Madické ne pense jamais aux difficultés que comporte la vie d'un immigré et sa vision utopique de l'immigration – résultat de ses rêves têtus, de son amour du football et de son idéalisation aveugle de la France – produit une tension entre les deux protagonistes. Le roman nous apprend également que la communauté d'origine de Salie sur l'île sénégalaise comprend plusieurs habitants avec des passés divers : certains d'entre eux ont certes tenté d'émigrer en France mais n'y sont pas arrivés ; d'autres, comme le personnage de l'homme de Barbès, ont réussi, mais ce dernier se garde bien de dire la vérité à propos des douleurs de l'immigration en France, une fois de retour au Sénégal. De la sorte, *Le ventre de l'Atlantique* offre une variété de perspectives et révèle diverses expériences possibles qui entourent l'immigration et la relation entre les Africains et l'Europe.

Or, chacune de ces deux œuvres est le travail d'un(e) artiste d'origine africaine qui a lui-même ou elle-même vécu l'expérience de l'immigration en France. Aussi, elles relatent les histoires des personnages qui connaissent des vies parallèles, similaires ou comparables à la leur, tout en fournissant une perspective sur l'expérience de la migration qui tantôt complète tantôt s'oppose au discours des médias occidentaux. Dans ces deux œuvres, par exemple, une des façons dont Touré et Diome complètent les médias en montrant l'expérience des immigrés, est en restituant les opinions, les idées, les émotions ainsi que les motivations complexes qui sont antérieures au départ et qui ont amené les personnages à partir de chez eux et à envisager la vie ailleurs. S'il s'avère évident que pour beaucoup d'immigrés, de migrants et de réfugiés, la quête d'une meilleure vie est un facteur de motivation incontournable, les enjeux de la décision, et la

trajectoire individuelle des personnages sont souvent plus complexes que cette seule motivation. Certes, les protagonistes ont des rêves et des ambitions pour une nouvelle vie en France ou en Europe ; mais c'est une vie qu'ils prévoient de *créer* et qui implique des sacrifices importants de leur part : elle ne consiste pas simplement à *prendre*. C'est d'ailleurs en ces termes qu'Alec Hargreaves décrit cette complexité :

First, it would be a mistake to view those [migratory] flows as a mechanical outcome of impersonal forces. While substantial numbers of people have sometimes been forcibly transported from one country to another [...] most international migrants have themselves made the decision to move. Often, of course, the choice has been made in circumstances in which they would have preferred not to find themselves (such as poverty or persecution), but in each case the decision to migrate has nevertheless depended on an act of personal volition... (1995).

Examinons premièrement le cas de ceux qui partent pour une nouvelle vie – pour l'accès à plus d'opportunités. Dans *La pirogue*, par exemple, une grande partie des hommes – mais aussi une femme – décident de quitter le Sénégal parce qu'ils pensent pouvoir échapper à la pauvreté et avoir accès à plus d'opportunités en Europe. Or, pour certains personnages, l'opportunité peut simplement prendre la forme d'une mer avec plus de poissons – puisque les eaux autour de l'île de Niodior ont été surexploitées et qu'il n'y a plus de quoi pêcher. Ici, on voit que l'émigration a pour but de pourvoir aux besoins de la famille ou à ses propres besoins.

Dans *Le ventre de l'Atlantique*, Salie sert comme exemple de quelqu'une poussée par les motivations mélangées. Au début, elle quitte le Sénégal pour se marier, mais on apprend qu'elle puis trouve plus d'opportunités en matière d'éducation et vraiment crée une vie pour elle-même. Les recherches comme ceux avaient été souvent expliqués par les médias comme la consommation motivée par le désespoir mais ces récits fournir l'autre côté de la motivation : l'ambition. Par exemple, Moussa quitte sa poste comme pêcheur à Sénégal parce qu'il rêve

également de devenir un footballeur célèbre ; il s’imagine comment il va accomplir son rêve en travaillant dur. Ainsi, il veut atteindre quelque chose. De la même façon, Salie a l’intention de réaliser ses ambitions en travaillant dur. On apprend l’histoire de sa lutte pour cette éducation qui définit son ambition. Pendant sa vie, elle a dû convaincre tout le monde qu’une éducation valait son temps et elle a travaillé dur pour y arriver – cet état d’esprit s’est poursuivi en France parce qu’elle voulait atteindre son potentiel. Dans *La pirogue*, le personnage de Nafy, la seule femme à s’embarquer pour la traversée, représente aussi l’individu qui veut aller en Europe pour pourvoir aux besoins pour sa famille. De fait, son mari et ses deux filles vivent déjà à l’étranger et elle essaye de les rejoindre. Aussi, sa motivation n’est pas égoïste ou individualiste puisqu’elle y va d’abord et avant tout pour sa famille, dont elle veut améliorer la situation. Dans tous ces cas, les œuvres offrent une image de l’immigré qui est plus humaine, et qui dispose d’une capacité à rêver, à avoir des ambitions, et à cultiver le désir de les atteindre.

Par ailleurs, il y a aussi ceux qui veulent aller en Europe parce qu’ils croient que ce continent a plus à leur offrir que leur pays natal. Dans *La pirogue*, on voit le frère de Baye, Abou, qui veut essentiellement être européen : il achète et utilise les technologies occidentales, il refuse de porter des vêtements traditionnels. D’une certaine façon, il rejette divers aspects de sa vie au Sénégal : il refuse également d’être pêcheur comme son père, se querelle avec son frère, et veut partir définitivement parce qu’il reste persuadé que l’Europe représente ce qu’il y a de moderne et de développé. Il croit, comme de nombreux Africains, que le monde occidental est l’« El Dorado ». Il y a même un épisode du film où il compare l’Espagne à un « paradis ». En effet, dans l’imaginaire d’Abou, l’Europe offre les promesses d’une prospérité que le Sénégal ne peut garantir, et cette prospérité sera selon lui à sa portée une fois qu’il aura surmonté les premières difficultés associées à la migration.

De la même manière, dans le roman de Diome, Madické, le petit frère de Salie, refuse d'entendre les réserves exprimées par sa sœur à chaque fois qu'elle essaye de lui expliquer en quoi la France est loin d'être parfaite. Pour lui, ses ambitions et rêves ne peuvent y échouer : la France lui offrira incontestablement l'occasion d'accéder à la gloire comme footballeur s'il parvient seulement à y mettre les pieds. Aussi, Madické a hâte de renoncer au Sénégal si cela peut l'aider. Pourtant, l'idée selon laquelle la France serait meilleure que le Sénégal et qu'elle offrirait plus d'opportunités renvoie à une réalité qui va bien au-delà des fantasmes d'Abou ou de Madické : elle révèle plus encore les déséquilibres persistants entre le monde occidental et les pays qu'il a anciennement colonisés. Ayo Coly, dans son livre, *The Pull of Postcolonial Nationhood : gender and migration in francophone African literatures*, discute comment les sentiments anti-immigration de Diome se manifestent dans ceux de Salie :

But Salie applies herself to deconstructing this glossy image of France, suggesting to the teenagers that the postcolonial nation is their only conduit for their ambitions. The endeavor of Salie to challenge the mythical narratives of France with her less glamorous version of France coincides with what Cominic Thomas correctly pinpoints as Diome's « literary project » of decentering France and « reconditioning » postcolonial African mentalities (2010).

Coly continue de dire que la globalisation en Afrique insister sur l'infériorité des pays et des personnes Afriques, ce que Diome essaye à combattre (2010).

L'idée que chaque aspect de la France serait valable et que chaque aspect du Sénégal ne le serait pas remonte en effet au temps où l'Europe devait maintenir le contrôle sur les pays colonisés. Les peuples colonisés ont appris à penser qu'ils étaient dépendants des colonisateurs, et que, par conséquent, les moyens et les ressources des Occidentaux étaient supérieurs aux leurs. Cette vision binaire du monde et cette idéalisation des pays occidentaux se sont enracinées dans les esprits des habitants des pays anciennement colonisés, comme Abou, et aujourd'hui on voit qu'elles se cristallisent toujours sur l'idée que l'opportunité de réussir réside en France (ou dans

un autre pays occidental). On peut ainsi dire que c'est le passé colonial de l'Europe qui invite aujourd'hui inversement les Africains à vouloir y aller.

Or, l'idéal serait peut-être que les deux pays adoptent une sorte de « traité spécial » qui permette à leurs citoyens (du Sénégal et de la France respectivement) de coopérer plus efficacement sur le plan bilatéral. Certes l'histoire a vu beaucoup de Français se rendre au Sénégal, et si ce mouvement continue encore aujourd'hui, il s'inscrit largement dans une voie à sens unique. Dans *Le ventre de l'Atlantique*, par exemple, le personnage de Ndétare, un enseignant étranger et blanc sur l'île, démontre parfaitement cette attente. Au cours du récit, on constate que tous les personnages savent que Ndétare est différent et qu'il vient d'un autre pays, et la curiosité de son origine prouve que même les Sénégalais savent inconsciemment que la relation du transfert entre les deux pays est inégale: aussi, tout le monde se demande pourquoi son pays natal l'a refusé et pourquoi il a le droit de vivre maintenant dans leur communauté, d'autant plus que son 'droit' d'immigrer au Sénégal à cause de ses origines occidentales et à cause de sa peau blanche semble presque aller de soi. Pourtant, quand on voit les récits des immigrés dans les médias aujourd'hui, on tend plutôt à se demander pourquoi on devrait laisser un étranger s'installer au pays, au lieu de se demander pourquoi il a quitté son pays natal. Il me semble pour ma part que ce livre et le cas de Ndétare à Niodior rajoutent à la compréhension de ces mêmes nuances dans notre manière de penser les raisons qui poussent les individus à émigrer.

Les œuvres donnent à voir beaucoup de raisons pour lesquelles les immigrés décident de partir pour le monde occidental, mais la décision de partir pour cette nouvelle vie n'est jamais facile. Pour la plupart des immigrés, migrants, et réfugiés, les motivations sont certes fortes mais les hésitations sont tout aussi sérieuses, et quelquefois plus nombreuses. Dans *La pirogue*, Touré

nous rend sensibles à ces différents intérêts des personnages qui veulent partir pour l'Europe : autant leurs motivations sont diverses, autant leurs peurs constituent une expérience partagée qui les unit dans un même moment. D'abord, chacun d'entre eux doit évaluer les dangers qui accompagnent la traversée en mer dans une aussi petite embarcation. Si, lors d'une traversée illégale et périlleuse, la mort est souvent une issue bien connue, le film est d'ailleurs dédié aux personnes qui sont mortes en mer. Aussi, pour Baye, bien qu'on lui offre une importante compensation pour diriger l'expédition, il refuse d'abord de le faire. Il comprend d'emblée que le voyage de sept jours va être une question de vie ou de mort, et c'est pour cela qu'il comprend que le capitaine porte la responsabilité de chaque vie sur ses épaules, y compris la sienne propre. De plus, s'il meurt, il ne va pas seulement perdre sa vie mais il va aussi laisser sa famille – une femme et un fils – seuls sans un mari et un père. Cette peur est partagée par nombre d'immigrés.

En effet, le thème du sacrifice associé au départ parcourt nombre de ces œuvres. Comme Baye, qui doit laisser derrière sa famille, il y a beaucoup d'aspects de leur vie déjà établie que les immigrés savent ne pas pouvoir amener avec eux à leur destination. Pour certains, ce sont la famille et les amis qui ne peuvent pas les accompagner, pour d'autres c'est simplement le réconfort d'une communauté connue ou familière. Même encore, il y a ceux qui n'ont rien chez eux pour les y garder ; peu importe quelle motivation, pour prendre la décision d'immigrer, l'individu doit être raisonnablement confiant en ce qui l'attend dans son pays d'accueil et que ça l'emporte sur ce qu'on laisse. En réalité, cependant, ce qui l'attend est souvent incertain. Dans le film, une fois que cette trentaine de personnages se décident à aller en Espagne, au péril de leur vie, et alors qu'ils sont déjà dans la pirogue, l'un d'entre eux change d'avis et se met à pleurer en disant vouloir rentrer chez lui. Ainsi, il regrette sa décision même s'il a de véritables raisons de vouloir quitter le Sénégal ; ceci étant, il se rend compte des choses qu'il n'est pas prêt à tout

abandonner. On peut mettre cela en relation avec l'exemple de Salie et les conseils qu'elle prodigue à Madické; elle essaye de lui faire comprendre que la France n'est pas aussi parfaite qu'il le pense. Elle souligne d'ailleurs qu'elle n'est pas très riche est qu'elle fait face à de nombreuses difficultés ; mais Madické est toujours réticent à la comprendre. Entre les conversations de Salie et Madické, et les réflexions personnelles que se fait Salie, on a le sentiment qu'elle rêve de la familiarité d'une vie à Niordior, même si elle ne veut pas vraiment y rentrer.

Ces exemples ne cherchent pas à démontrer que les immigrés regrettent souvent ou doivent regretter leur choix de partir, mais plutôt qu'il y a une diversité d'émotions qui font partie de l'expérience migratoire et qu'il importe de prendre en compte quand on parle de la représentation de l'immigré. L'ambition de venir au monde occidental est aussi forte que complexe et beaucoup d'immigrés bénéficient du voyage ; mais les histoires que nous livrent Diome et Touré défient et remettent en question les récits simplistes et unidimensionnels des projets migratoires.

Chapter 3

L'illégalité du voyage et de la traversée

Avec les événements et la rhétorique des politiciens aujourd'hui – comme les mots de Donald Trump qui décrivent le risque des « bad hombres » – on peut voir une tendance contemporaine pour certains à faire au stéréotype selon lequel les immigrants seraient des illégaux. Ce stéréotype tire son origine des histoires d'immigrants, de migrants, et de réfugiés sans-papiers qui proviennent notamment de l'Afrique soit sans les documents ou les visas nécessaires à leur entrée dans les pays occidentaux, soit par des voies illégales ou clandestines. Nombreux sont ceux en effet qui s'offusquent de ces pratiques jugées condamnables tout en se demandant pourquoi ces mêmes migrants ne suivent pas simplement les parcours ou n'ont pas naturellement recours aux moyens prescrits par les autorités gouvernementales des pays d'accueil, tant pour éviter des problèmes légaux que pour améliorer leur expérience migratoire en éliminant les éventuels dangers qui accompagnent toute tentative de migration illégale.

Or, peut-être que la migration illégale n'est pas uniquement le fait d'immigrants ne respectant pas la loi, mais qu'elle est également une conséquence inévitable d'une politique migratoire européenne qui les réduit d'emblée à l'illégalité en créant des catégories inégales d'immigrants. La somme des restrictions à l'immigration établies par le monde occidental reflète la relation entre ce dernier et d'autres pays du monde – ou, dans nombre de cas, les pays précédemment colonisés. Donc il y a la question des passés mêlés qu'insinue que les relations aujourd'hui entre la France et ses colonies du passé sont inégales. Dans nombre de cas, la catégorisation des immigrants comme illégitimes – appliquée en Europe en particulier, après une

colonisation forcée par ces mêmes pays européens – paraît même disproportionnée. Le présent chapitre cherche à démontrer que les expériences des Africains en rapport avec la France sont entachées par une certaine étiquette d'« illégalité ». En fait, ce chapitre va explorer comment cette illégalité est si enracinée dans la relation postcoloniale qu'elle oblige les migrants à prendre des chemins dangereux. Il examine notamment comment ces restrictions d'entrées indiquent une relation inégale entre le monde occidental et oriental, et comment les œuvres examinées dans cette thèse mettent en scène cette inégalité.

Les immigrés, les migrants et les réfugiés africains sont régulièrement perçus et étiquetés comme les « autres » parce qu'ils ne sont pas d'origine occidentale. Cette idée du « nous contre eux » résulte en une imposition de barrières supplémentaires pour eux. Bien que la colonisation ait facilité le déplacement des populations européennes vers les pays d'Afrique, les immigrés issus de ces derniers ne bénéficient pas aujourd'hui des mêmes possibilités de se déplacer vers les pays occidentaux. En fait, durant les dernières décennies, les pays européens et la France en particulier ont même fait des efforts pour limiter l'accès au monde occidental : d'ailleurs, les lois telles que les Lois Pasquas ont aidé en faisant des immigrés des ennemis de l'État (Rosello, 2001, p. 1). Cette méfiance à l'égard des immigrés trouve même ses assises au sein du dispositif légal au point où l'aspirant-immigrant doit toujours prouver, et de manière convaincante, comment il va bénéficier au « pays d'accueil ». Nombre de migrants d'Afrique subsaharienne souhaitant se rendre en Europe sont ainsi intrinsèquement disqualifiés jusqu'à ce qu'ils puissent prouver leur utilité aux pays européens.

On peut voir, dans *La pirogue*, un exemple extrême de cette situation, notamment lorsque Kaba parle avec Baye de ses plans pour sa nouvelle vie en Europe ; il dit ainsi à son ami qu'il compte abandonner son passé comme pêcheur pour jouer au foot. Lorsque Baye lui demande

comment il prévoit de réaliser son projet sans les papiers nécessaires, Kaba répond : « Quand ils me verront jouer, ils me trouveront des papiers. C'est comme ça que ça se fait » (Touré, 2012). Au-delà de l'optimisme aveugle du personnage, cette citation révèle la compréhension qu'ont les immigrés de l'importance d'être bénéfique au pays d'accueil ; le pouvoir de montrer ce qu'on peut contribuer, dans ce cas, est important au point de permettre qu'on contourne la loi et qu'on crée une place pour Kaba. Le personnage comprend aussi, cependant, que s'il n'est pas assez talentueux, l'équipe et le pays d'accueil finiront par le rejeter. Cela ne signifie pas pour autant que la France et les autres pays européens ne peuvent pas être compatissants à l'égard des immigrés, des migrants et des réfugiés, mais plutôt que ce compromis ou cet échange est la manifestation même d'une frontière fermée par l'hésitation et la peur. Dans son ouvrage intitulé *Postcolonial Hospitality : The immigrant as Guest*, Mireille Rosello suggère que les sentiments anti-migratoires existent encore en France et qu'ils mettent en péril la possibilité même de se comporter comme un pays hospitalier à l'égard des étrangers.

Cette différence entre « nous » et « eux » peut certes prendre des formes diverses. Par exemple, si un étranger se présente au monde occidental avec un accent, une pratique ou une religion inconnue ou non-conforme aux pratiques normées et établies, il est souvent mis à l'écart ou marginalisé. Mais ce qui apparaît comme plus pertinent encore aujourd'hui, c'est la différence de prestige accordé aux populations blanches en comparaison avec les populations de couleur. Dans le contexte de l'immigration, le statut de l'immigré est souvent associé aux populations non-blanches ; en ce sens, c'est une identité collective qui dépend presque systématiquement de la couleur de la peau. Les blancs qui se déplacent se voient, pour leur part, souvent associé le terme d'expatriés plutôt que celui d'immigrés, de migrants ou de réfugiés : c'est là une des nombreuses inégalités entre les groupes issus de l'Occident et le reste du monde.

Dans *Le ventre de l'Atlantique*, par exemple, Salie compare la façon en Sénégal dont sont traités ceux qui sont considérés comme Européens et ceux qui ne le sont pas – dans nombre cas, ces « autres » sont rejetés par le département d'immigration et les entreprises. Dans le roman, on peut ainsi comparer l'expérience de Salie comme *immigrée* en France à celle de Ndétairé comme *expatrié* au Sénégal. En effet, le traitement d'un homme européen dans un pays anciennement colonisé par son pays natal est différent de celui que connaît une femme noire et africaine en France. On peut ici constater le décalage entre le statut des blancs européens qui se déplacent et celui des « autres ». Il y a en effet une capacité, une légitimité et une liberté inhérentes associées aux sujets occidentaux pour ce qui relève du voyage et du passage des frontières sans qu'ils ne se voient attribuer l'étiquette d'« immigré » ou même de clandestins, du fait notamment qu'ils ne partagent pas les mêmes restrictions que celles qui sont imposées à leurs homologues issus du monde non-occidental.

De ces restrictions qualificatives qui pèsent sur la mobilité des non-Européens en Europe résultent une série de limitations physiques. Si les immigrés d'Afrique subsaharienne, par exemple, sont d'emblée exclus par des politiques migratoires discriminantes – qui tiennent à préserver aussi bien l'espace culturel qu'économique européen – ils doivent trouver des moyens alternatifs et, par définition, illégaux pour assurer leur déplacement. Or, pour les migrants de l'Afrique de l'ouest et de l'Afrique du nord, cela prend souvent la forme d'un voyage clandestin en mer et par bateau : cette situation est précisément celle qui est représentée dans *La pirogue*. La nature d'un voyage illégal comme celui-ci comporte certes un nombre inévitable de dangers pour les immigrés. Ceci étant, pour certains d'entre eux, le désir d'émigrer est plus fort que l'hésitation causée par un péril éventuel, qui a pourtant entraîné la mort de beaucoup par la noyade, la famine, ou la soif. *La pirogue* fait référence à ces mêmes pertes de vie à la fin du film

: « Entre 2005 et 2010, [...] plus de 30 000 Africains de l'ouest ont entrepris de braver l'océan Atlantique à bord de simples pirogues. Plus de 5 000 d'entre eux y ont péri » (2012). Si cette référence représente seulement ceux qui viennent de l'Afrique de l'ouest – donc, un petit échantillon d'immigrés dans le monde – elle n'en est que d'autant plus tragique.

Pour chacun des personnages à bord de la pirogue, une fois que la décision de partir sans papiers est prise, le choix entre un vol, un bateau ou un autre moyen de transport pour aller en l'Espagne ne se pose pas. Aussi, pour ceux qui sont résolus à partir malgré le danger, le seul moyen pour traverser est un petit bateau de pêcheur. Aussi, il y a, dans le film, trente hommes et une femme qui se trouvent sur la pirogue quand elle part du Sénégal avec des provisions et sous la supervision d'un passeur visiblement cupide et indifférent – peut-être motivé par le même besoin de subsistance que les autres immigrés. L'état d'esprit et les sentiments provoqués par la scène du départ ont pour but de rendre compte du voyage intimidant : on peut voir un groupe d'hommes qui quittent la côte en pleine nuit, dans l'obscurité, et avec en toile de fond une musique dramatique. Rapidement, la pirogue est soumise aux nombreux caprices climatiques qui menacent les vies des immigrés. En premier lieu, après quelques jours, la pirogue rencontre un autre bateau tombé en panne avec, à son bord, d'autres migrants (sans doute un mauvais présage pour le spectateurs) – ce qui rappelle les dangers et la solitude associés au voyage. Par la suite, la pirogue est soumise à un orage violent dans lequel les premiers passagers trouvent la mort ; plus tard pendant le voyage, le dernier moteur tombe en panne et la pirogue finit par dériver. Le voyage vers une vie nouvelle se termine ainsi avec la mort de nombreux migrants.

Nul sur le bateau n'est étonné par ces épreuves puisque tous étaient conscients des risques de la traversée en choisissant de partir – mais le choc et la désillusion sont d'autant plus ressentis par les spectateurs. Le film traduit en effet en images une idée généralement véhiculée

par des statistiques associées au nombre de mort dans la Méditerranées durant ces dernières années qui étaient référencées ci-dessus. Touré rend ainsi tangible une expérience que la plupart des gens – sauf ceux qui ont actuellement vécu l’expérience de la traversée clandestine en pirogue – ne peuvent pas imaginer. « How to Get to Barcelona or Die Trying : Postcolonial Poverty and Migration in Moussa Touré’s *La Pirogue* », un essai écrit par Jeanne Garane, commente la façon dont le film partage la réalité du voyage avec le but de changer la situation :

While the voyage was certainly a disastrous failure, the return home of Baye Laye, his brother Abou, and the others can be viewed as a kind of victory. For the survivors and the film itself thereby send the message to the world’s policy makers that something more must be done immediately to alleviate the conditions that lead to clandestine migration, even as would-be migrants may be convinced that the trip may just not be worth the trouble (2014).

Cette représentation change alors notre rapport aux statistiques souvent présentées de manière déshumanisée par les journaux ou les médias. Aussi, au moment où Touré rajoute le message cité ci-dessus à la fin du film, les spectateurs redécouvrent, d’une autre perspective, le nombre tragique de ces migrants morts en mer en l’espace de cinq ans seulement.

Chapter 4

Les pressions externes

Pour ceux qui arrivent en Europe avec succès, les épreuves inhérentes au statut de l'immigré, du migrant, ou du réfugié ne prennent pas fin pour autant. En fait, l'étiquette d'« immigré » impose d'autres pressions sur l'individu, une fois arrivé au « pays d'accueil ». Avant de partir, nombreux sont ces immigrés qui, de chez eux, cultivent le fantasme d'un succès automatique, à portée de main dans le pays d'accueil – ce monde fait d'opportunités multiples – ; mais le rejet ultérieur n'en est alors que plus brutal. Pour les Européens, si l'immigré ne se conforme pas aux normes du pays d'accueil, s'il ne fait pas disparaître sa différence pour être le plus invisible possible, il ne peut qu'être source de dérangement : il n'y a aucune alternative acceptable. Cette attente d'une nécessaire assimilation – imposée de l'extérieur – crée une cage autour de l'immigré : elle entraîne chez lui un véritable conflit identitaire. En effet, la réalité de l'immigré renvoie aussi bien à la perte de son lieu d'origine qu'au sentiment et à l'expérience de l'isolement une fois arrivé dans le pays d'accueil. Or, si les médias tendent à ignorer cette réalité pour se focaliser le plus souvent sur le voyage initial et les statistiques sans visage des flux massifs d'immigration, il peut être difficile de comprendre le parcours et les dilemmes véritables des immigrés. Ceci étant, les œuvres étudiées nous aident à penser les effets internes de la dissociation causées par les pressions externes, une fois que les individus se retrouvent en situation d'immigrés. Aussi est-ce précisément pour cette raison que le présent chapitre se propose d'explorer ces difficultés et comment elles sont représentées dans les textes et le film à l'étude.

La culture du pays d'origine des immigrés, comme tout le monde, enseignent les valeurs, y compris que, quand on sort, on doit lutter pour pourvoir à leurs besoins ainsi qu'à ceux de leurs

familles. Or, les individus issus de ces mêmes cultures, et notamment ceux qui en viennent à vivre à l'étranger, maintiennent l'idée qu'ils doivent continuer à aider leur famille restée au pays pour qu'elle puisse également profiter de chaque opportunité qui lui est donnée grâce au pays d'accueil. Vraiment, les immigrés sont poussés par les besoins de ses familles : ils ont la responsabilité de les aider en évitant la pauvreté parce qu'ils ont adopté ce rôle par devenir immigré. Dans *Le ventre de l'Atlantique*, par exemple, on peut très tôt lire la citation suivante : « [L]a pauvreté, c'est la face visible de l'enfer, mieux vaut mourir que rester pauvre » (Diome, 2003, p. 30), que l'auteur utilise pour décrire la motivation d'un des hommes les plus prospères de l'île de Niodior : l'homme de Barbès, quelqu'un qui était immigré en France. Cette citation démontre comment ceux chez immigrés veulent éviter la pauvreté, mais peut-être plus le besoin est senti plus par ceux qui partent. En plus, Madické demande continuellement à Salie de l'aider en lui achetant toutes sortes de choses, et en particulier du matériel de sport. Or, il ne se demande jamais véritablement si elle en a les moyens ou non puisque, après tout, c'est elle qui vit en France et c'est elle qui porte, sur ses épaules, le poids de la responsabilité économique de nourrir la famille au pays.

En plus de cette importante responsabilité financière, Salie doit aussi faire face au fantasme qu'entretiennent les habitants de son village à Niodior à propos d'une France où n'existe aucun problème et où seules la réussite et la prospérité économiques sont possibles :

Au paradis, on ne peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se pose pas de questions : on se contente de vivre, on a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire, y compris le luxe du temps, et cela rend forcément disponible. (Diome, 2003, p. 43)

Ici, Salie décrit les idées préconçues de son frère qui s'imagine sa vie en France comme un chemin facile à suivre et difficile à gâcher. Pourtant Madické est loin de constituer une

exception : ceux qui sont restés au pays sont nombreux à penser comme cela, ce qui finit par exercer encore plus de pressions sur la performance de l'immigré et son besoin de réussite à l'étranger. Avec de telles attentes, tout échec éventuel n'est imputable qu'à l'immigré et jamais à l'environnement (tout au moins aux yeux de la famille de l'immigré). L'attente de ceux qui restent se résume alors en l'idée d'une façade heureuse et d'une aide financière constante.

Cette représentation provient, comme je l'ai expliqué précédemment, d'une conception préexistante de l'Occident qu'entretiennent les sujets non-occidentaux, et qui voit l'Europe comme une source intarissable de richesses et d'opportunités. Motivés par le désir de cacher leurs propres échecs, on voit également, dans les œuvres étudiées, des exemples de ces « ratés » qui tentent de falsifier leurs récits et de donner une autre image de leur expérience de l'immigration. Dans *Le ventre de l'Atlantique*, par exemple, Diome crée le personnage de l'homme de Barbès que la communauté de Niodior considère comme « l'emblème de l'émigration réussie, [et donc] on lui demandait son avis sur tout » (2003, p. 33). Quand il se rend à Niodior, ce personnage parle de la France comme du paradis et renforce ainsi les clichés et stéréotypes que se font les Sénégalais de l'Europe comme terre promise. Aussi, l'opinion la plus répandue est qu'« il faut vraiment être imbécile pour rentrer pauvre de là-bas » (Diome, 2003, p. 87). Pourtant, l'expérience que connaît l'homme de Barbès de l'immigration est loin d'être aussi parfaite : en France, il a dû faire face au racisme, à la violence, à la pauvreté, et à la faim ; mais quand il en parle aux autres, il donne une toute autre représentation de sa vie en France – une vie faite de réussites et de succès. Pour ne pas subir le jugement de la communauté d'origine et pour ne pas être considéré comme un « imbécile » à ses yeux, il n'évoque jamais la difficulté d'être un étranger. En effet, aucun des hommes ne veut avouer la détresse qu'ils ressentent à ne pas avoir réussi leur tentative de migration/d'immigration parce qu'ils sont

conscients de ce que les attentes de la famille et de la communauté représente. En cachant le récit réel de leurs expériences, les migrants comme les immigrés sont alors forcés à adopter une position qui les déconnecte finalement aussi bien du pays natal que de la communauté d'origine.

Avec tous ces avis non informés, on constate que le manque de compréhension de l'expérience véritable des immigrés ne relève pas uniquement des sujets occidentaux, puisque les sujets non-occidentaux partagent également une part de cette ignorance. En guise d'exemple, on peut citer la relation entre Salie et son frère Madické dans *Le ventre de L'Atlantique*. Madické fait preuve en effet d'une toute autre compréhension de la vie de sa sœur en France :

Puisque tu ne veux pas m'aider, laisse-moi [aller au marabout]. Tu es devenue une Européenne, une individualiste. Un gars du village revenu de France dit que tu réussis très bien là-bas, que t'y as publié un bouquin. Il jure qu'il t'a même vue à la télé. ... Alors, avec tout le fric que tu gagnes maintenant, si tu n'étais pas égoïste, tu m'aurais payé le billet, tu m'aurais fait venir chez toi. (Diome, 2003, p. 159)

Cette citation souligne tous les aspects de la méfiance du personnage de Madické, et ce même à l'égard de sa sœur. On voit qu'il s'attend à son aide et que, malgré tout, il pense qu'elle a réussi entièrement et ne connaît plus aucun problème financier. Aussi, il attribue les alternatives qu'elle suggère – notamment la suggestion d'ouvrir un magasin chez lui – à un changement dans son caractère (puisque'il s' imagine qu'elle est à l'étranger pour aider sa famille au pays, et que si elle ne l'aide pas, elle ne remplit pas sa responsabilité).

Ceci étant, au-delà de ces pressions émanant de la communauté d'origine, la culture du pays d'accueil de l'immigré crée aussi des pressions – sans doute tout aussi aliénantes. Fréquemment, les immigrés éprouvent des difficultés à se débarrasser de l'étiquette d'« étranger » qui leur colle à la peau et ils doivent faire face à une véritable résistance culturelle de les accepter. Par exemple, si un immigré est racialement différent du sujet occidental blanc, il est

souvent soumis à la discrimination, aux préjugés ou encore à l'islamophobie, s'il est musulman. Alec Hargreaves et Mark McKinney expliquent ainsi, dans leur livre *Post-colonial cultures in France* (1997), que la France républicaine résiste tout particulièrement à l'acceptation des cultures et des idées différentes. On y trouve plutôt une focalisation sur l'idée de l'« assimilation » des immigrés au lieu d'une acceptation de la diversité. Cette « assimilation » imposée aux populations étrangères s'est d'ailleurs révélée par des tentatives – comme les Lois Pasqua – qui, durant les dernières décennies passées, ont eu pour but de limiter l'expression des religions et de l'islam en particulier (Hargreaves & McKinney, 1997). Mais outre l'institutionnalisation de ces défis pour l'immigré, leur vie quotidienne peut être marquée par des difficultés nombreuses : dans le nouvelle *Depuis la première heure*, par exemple, quand le narrateur reflète sur la mécompréhension des étrangers avant de venir en France, il réfléchit à la réalité et fait allusion à « l'hiver, au mépris, à la brutalité policière » pour évoquer les expériences spécifiques des étrangers (Miano, 2008, p. 28).

Le ventre de l'Atlantique raconte, pour sa part, le cas de Salie qui décrit comment sa vie en France n'est pas aussi parfaite que Madické le pense. Mais le roman nous livre également l'histoire d'un homme, Moussa, qui a complètement « échoué » son expérience en tant qu'immigré. Comme Salie, Moussa est un Sénégalais parti en France ; mais il a beaucoup souffert durant le temps qu'il y a passé : le roman nous raconte ainsi comment, après être parti initialement dans l'espoir d'intégrer un grand club de football, il subit le racisme des membres de son club et est finalement réduit à la servitude sans compensation, exploité à cause de sa naïveté. Or si Moussa finit par rentrer après avoir échoué à gagner sa vie en Europe, il se suicide peu après son retour, écrasé par le regard réprobateur et les jugements de sa communauté d'origine. En plus, Moussa sert d'exemple d'un personnage qui a senti les pressions chez lui : cette épreuve

sans cesse recommencée a fini par résulter en la mort du personnage. En fait, certains croient que les étrangers peuvent simplement rentrer chez eux s'ils ont des problèmes et s'ils n'apprécient pas leur nouvelle vie en tant qu'immigré, mais ces récits démontrent que le départ change durablement la relation entre un immigré et son pays d'origine. C'est d'ailleurs son histoire que Ndétare cite en exemple pour expliquer aux enfants les difficultés associées à l'expérience de l'immigration, même s'il reste peu probable qu'ils le comprennent réellement.

Le résultat de cette séparation entre l'immigré et ses deux identités potentielles est un sentiment d'isolement. Les immigrés sont rejetés par leur pays d'origine et jamais vraiment admis par le pays adopté : essentiellement, ils appartiennent à l'espace de l'entre-deux. Homi Bhabha a utilisé le terme du « tiers espace » (third space) pour décrire où et comment un individu peut exister à l'intersection de multiples cultures ; ce terme dans le contexte de cette thèse représente l'idée que les immigrés qui viennent de pays précédemment colonisés ont des identités complexes qui intègrent le passé, les expériences, et les cultures uniques. Au sujet des immigrés du monde occidental, cette idée est importante pour comprendre comment ils vivent la difficulté de s'assimiler tant à l'espace qu'à la culture du pays d'accueil. Dans une entrevue réalisée en 1990, Bhabha explique que, « A transparent norm is constituted, a norm given by the host society or dominant culture ... [which facilitates] ... a containment of cultural difference » (Rutherford, 1990, p. 208). Ici, Bhabha explique que, dans la nature d'un pays d'accueil, il y a une culture dominante et c'est à cette culture que les immigrés éprouvent de la difficulté à s'intégrer.

Ceci nous ramène à Salie qui, décrivant les sentiments éprouvés durant ses dix ans passés en France, considère sa vie à l'étranger comme une « condition d'exil » (Diome, 2003, p. 36), mais un exil qui ne la mène nulle part : « L'exil, c'est mon suicide géographique » (Diome,

2003, p. 226). De la même manière, l'immigré qui parle dans « Depuis la première heure » – quelqu'un qui parle de son expérience en France et qui regrette sa situation actuelle – décrit son état comme celui d'un étranger : « Nu. Démuni. Vivant et volontaire » (Miano, 2008, p. 27). De plus, il affirme que « [La France] ne peut rien pour nous, et certainement pas nous faire rêver : qu'y a-t-il à attendre de qui ne produit pour les siens que la manque et l'exclusion ? » (p. 29). Le narrateur est découragé et démoralisé par le fait d'être un immigré. Or, ce jeune homme et Salie représentent toutes deux des immigrés qui ont du mal à s'assimiler en France et qui en même temps se sentent rejetés par leur pays natal. Salie décrit ce phénomène en expliquant qu'« [é]trangère en France, [elle était] accueillie comme telle dans [son] propre pays » (Diome, 2003, p. 197). En somme, l'immigration redéfinit aussi profondément l'identité d'un immigré qu'elle ne change la relation qu'il entretient avec son pays d'origine : c'est là un phénomène que j'examinerai en plus de détails au prochain chapitre.

Chapter 5

L'adaptation culturelle et le rejet de l'immigré

Le terme « immigré » suggère qu'on se réfère au processus qui consiste à quitter son pays d'origine pour s'installer dans un pays d'accueil. Les statistiques et les médias n'évoquent toutefois que très rarement ce qui constitue l'extension de ce déplacement – l'adaptation à une nouvelle vie par l'immigré après son arrivée dans son nouvel espace. En particulier en France, où le refus de reconnaître la diversité des groupes raciaux et ethniques génère à son tour d'autres problématiques, les étrangers des pays non-occidentaux sont toujours perçus comme des « immigrés ». En fait, à la suite du déplacement et des éventuels péripéties que ce dernier implique, l'immigré doit encore s'intégrer à un nouvel environnement, une nouvelle culture et travailler à la construction d'une vie complètement nouvelle, tant pour lui-même que pour les membres éventuels de sa famille. En effet, les immigrés et les réfugiés doivent souvent redémarrer à zéro dans un ailleurs où ils se voient privés de certains avantages dont bénéficient le reste de la communauté : ils doivent alors mobiliser de nombreuses ressources pour se faire une place dans une société qui tend à les rejeter et à les identifier comme des étrangers, des non-appartenants. De plusieurs manières, les immigrés (entendu ici comme tous ces « autres » qui viennent de dehors) qui s'installent dans les pays occidentaux sont marginalisés par les sociétés qui refusent de les adopter ; face ce rejet, ils finissent ironiquement par s'éloigner et se démarquer encore plus. Parce que l'adaptation et la vie subséquentes des immigrés ne sont pas toujours prises en compte dans un certain emploi désinvolte ou désincarné du terme « immigré »,

il importe de pouvoir relever dans la littérature et le cinéma les éléments qui servent d'illustration aux difficultés de ce processus.

Dans ce chapitre, j'utiliserai comme texte d'appui la troisième œuvre évoquée dans l'introduction de ce mémoire : *Afropean Soul et autres nouvelles* de l'écrivaine camerounaise Léonora Miano. *Afropean Soul* est un recueil de cinq nouvelles, dont chaque histoire porte sur des personnages d'immigrés (et de leurs enfants) qui vivent en France. Je me focaliserai ici toutefois sur deux de ces cinq nouvelles intitulées « Depuis la première heure » et « Fabrique de nos âmes insurgées ». La première des deux nouvelles adopte la perspective d'un immigré camerounais venu en France avec l'objectif de devenir footballeur. Ce personnage y fait inévitablement face à de nombreuses difficultés puisque clandestin. Mais il est également, pour le lecteur, le symbole du garçon immigré typique : celui qui est jeune et veut entrer en Europe pour devenir fameux, qui assimile ses rêves avec les occasions de l'Occident. La deuxième nouvelle raconte l'histoire d'une mère et de son fils, Adrien. Les deux personnages luttent pour survivre face aux inégalités institutionnalisées imposées à leur statut d'étrangers. Ces deux nouvelles, comme *Le ventre de l'Atlantique*, nous livrent des témoignages poignants et réalistes (bien que visiblement fictifs) des défis de l'adaptation en pays étranger.

Ces différents récits peuvent nous montrer ce qui fait la complexité de l'expérience d'un immigré, notamment à cause des différences entre la culture d'origine et la culture adoptive. Par exemple, dans *Le ventre de l'Atlantique*, Salie décrit dès le début du texte comment les Sénégalais chez elle « s'instruisent » de la façon de vivre en Europe grâce à la télévision : ils voient les langues, les vêtements, et même les glaces étranges qui sont ceux des Européens. De façon similaire, dans la nouvelle intitulée « Depuis la première heure », le personnage principal décrit comment sa vie en France est différente de celle du Cameroun, et ce dans les moindre

aspects qui concernent ne serait-ce que la nourriture : « On peut juste s'offrir des biscuits chez Ed. Même pas une baguette. Le pain est trop cher. Le pain est un luxe » (Miano, 2008). Par ailleurs, ce sont des différences plus importantes qui sont évoquées : « Je raconterais tous ces jeunes gens brillants qui ... n'ont tout simplement pas pu se faire à l'hiver, au mépris, à la brutalité policière... » (Miano, 2008). Quelle que soit la raison, ces textes et ces histoires nous montrent que la vie même quotidienne pour les immigrés en France est un défi d'adaptation en soi. On apprend, par le biais de ces histoires, certaines des difficultés auxquelles font face les immigrés et sur lesquelles le discours médiatique tend à faire l'impasse. Celles-ci émanent, entre autres, de la rencontre des cultures que j'ai évoquée plus tôt et qui peut être décrite en ces termes : « [Immigrants] are shaped by cultural meanings and social practices [they] bring with them from their home countries as well as social, economic and cultural forces in the [host country] » (Foner, 1997). En effet, la vie d'un immigré non-occidental en Occident est essentiellement sculptée aussi bien par des éléments liés à la condition d'origine que par le nouvel environnement. Par exemple, dans *Le ventre de l'Atlantique*, la protagoniste, Salie, ne parvient jamais à se sentir pleinement intégrée en France puisqu'elle se sent par moments également rejetée par la société française. Si elle travaille certes dur et s'efforce ainsi de réussir ou tout au moins à gagner sa vie honnêtement, les obstacles – tels le racisme ou les exclusions sociales que sa famille au pays peine à comprendre – peuvent encore être contraire à elle.

Au-delà de la difficulté à se construire une nouvelle vie après la migration ou le déplacement géographique, les immigrés doivent également poser les fondations pour le développement et l'adaptation des générations suivantes. En effet, les parents sont ceux qui, dans la plupart des cas, prennent la décision de partir de chez eux, et les enfants soit n'ont aucun choix, soit sont nés après que leurs parents ont immigré dans le pays d'accueil. Pour beaucoup

d'immigrés, le désir de donner une vie meilleure à leurs enfants et à leurs descendants constitue une importante motivation. Celle-ci vise à leur donner plus d'opportunités ou une plus grande sécurité, mais ces objectifs ne sont souvent atteignables qu'en travaillant dur, comme nous l'avons déjà vu discuté au premier chapitre de cette thèse. Dans nombre de cas, les parents immigrés doivent faire face à divers obstacles pour subvenir aux besoins de leur famille, en plus de ceux rencontrés couramment dans le processus d'adaptation. Dans le recueil *Afropean Soul*, Leonora Miano nous offre, dans la nouvelle intitulée « Fabrique de nos âmes insurgées », le récit d'un parent qui doit se sacrifier constamment pour son enfant. En effet, la mère d'Adrien fait l'impossible pour donner ne serait-ce que le strict minimum à son fils, et elle le fait toute seule – sans l'aide de la communauté – parce qu'elle ne peut pas compter sur ses voisins ni sur sa propre sœur. Or, le poids écrasant du travail ainsi que ses responsabilités à l'égard de son fils l'usent au point où elle semble s'effacer complètement : « La mère d'Adrien n'est pas physiquement morte, mais elle est disparue, dans un certain sens » (Miano, 2008). Malheureusement, la lutte des parents immigrés ou étrangers pour la survie de leur famille n'est pas toujours escortée par la gloire. Au contraire, les parents doivent souvent endurer les jugements et les discriminations diverses alors même qu'ils essayent de réussir. D'ailleurs, Adrien reconnaît lui-même « que sa mère est une combattante, mais qu'il n'y aura pour elle aucune victoire » (Miano, 2008). En fait, après tout l'effort investi, les immigrés ne peuvent pas toujours contourner les contraintes redoutables associées à l'environnement.

Les défis imposés par l'environnement d'un pays d'accueil représentent véritablement un obstacle définissant la lutte des immigrés. On peut ainsi envisager qu'un immigré travaille souvent plus dur que tous les autres mais qu'il puisse quand même échouer en Occident aujourd'hui : cela est dû notamment à l'accès limité aux opportunités. Par exemple, dans

« Fabrique de nos âmes insurgées », on apprend que la mère d'Adrien « n'avait pas la nationalité du pays [...] Sans ce privilège, les concours de la fonction publique lui étaient interdits... »

(Miano, 2008). En d'autres termes, elle n'a pas accès de manière égale aux opportunités données aux Françaises parce qu'elle est étrangère. Pourtant, au lieu de reconnaître cela, la société a souvent tendance à considérer les immigrés comme des paresseux ou des parasites, incapables de ou réticents à travailler. Pour nombre d'entre eux cependant, le travail dur n'est pas suffisant – le rêve d'une vie meilleure se révèle impossible à atteindre pour les raisons qui échappent à leur contrôle. C'est de nouveau ce qu'illustre le récit de la mère d'Adrien :

Depuis des années, elle combattait l'humiliation de n'avoir dû naître que pour mener une vie de larve. De n'avoir fait des études longues que pour trouver des contrats à durée déterminée, des emplois aidés, et puis plus rien... [e]lle n'avait pas la nationalité du pays, et sa situation matérielle ne lui permettait pas de l'obtenir [ce poste]. Sans ce privilège, les concours de la fonction publique lui étaient interdits... Tout ce qu'elle pouvait faire pour sortir de l'indigence et conserver sa carte de résident, c'était accepter un emploi de standardiste (Miano, 2008).

Envers et contre tous, les immigrés les plus déterminés persévèrent : face aux attentes déraisonnables, ils estiment tout de même que « [c]'était cela, la solution. Serrer les dents. Encore un peu plus » (Miano, 2008).

L'immigré est aussi régulièrement défini et identifié par le pays d'accueil comme ayant des valeurs différentes et des normes culturelles qui ne sont pas en accord ou qui sont littéralement en opposition avec ceux de la majorité. Dans les textes, ces différences qui créent les divisions externes sont souvent celles qu'on peut voir à l'extérieur. Par exemple, pour chaque personnage dans *Afropean Soul* et dans *Le ventre de l'Atlantique*, on constate des différences liées à la couleur de la peau, à la langue (ou même à l'accent avec lequel on parle), à la religion que les Européens peuvent identifier facilement. Cette différence, souvent extrapolée par les

médias ou par certains discours politiques ou idéologiques, sert à maintenir une distinction entre les Français de naissance (ou Français dits « de souche ») et les étrangers ou les Français d'adoption (naturalisés). Cette mentalité du « nous contre eux » présente dans nombre de pays du monde occidental crée une séparation entre la population dite native d'une part et les immigrés et leurs enfants d'autre part, qui souvent mène à l'isolement ou la marginalisation des immigrés.

Cette situation en France est clairement décrite par Fagen, Fossan, et Mohn dans *Inclusion and Exclusion of Young Adult Migrants in Europe : Barriers and Bridges* :

The best example of the media's promotion of negative stereotypes can be seen through the portrayal of the world-famous *crise des banlieues* in November 2005... In the coverage of these events, 'French natives' and 'immigrants and their descendants' were presented as two distinct groups... Officials, including the prime minister, developed discourses referring to the ethnic background and religion of rioters... The stereotypes used had underlined the conviction among the masses that France was a country in which 'immigrant' means 'someone with a different colour of skin and other religious beliefs, living in the suburbs' (Fagen et al, 2010).

Il se trouve que Miano décrit une situation similaire dans « Fabrique de nos âmes insurgées » lorsqu'elle écrit de son personnage que « [s]a couleur est seulement celle de son lieu de résidence : nom de rue, code postal, aussi déterminantes que discriminantes » (2008). Ces deux exemples soulignent l'idée que le phénomène de catégorisation des immigrés apparaît presque automatique en Occident. Cette catégorisation n'est pas seulement basée sur la couleur de peau, mais aussi la religion, le lieu de résidence, parmi les autres caractéristiques qui sont fondamentalement « autre ».

Outre ceux déjà nommés, il y a plus d'une caractéristique donnée aux immigrés pour les présenter comme un groupe homogène et « autre » et ainsi intensifier la division entre les immigrés et les « vrais » Français. L'étiquette de « dangereux » ou de « criminel » est, par exemple, souvent associée aux immigrés des pays du Sud venus s'installer dans le monde

occidental : une représentation qui est également propagée par certains médias et qui ne fait qu'accentuer la division entre les deux groupes. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Fagen, Fossan, et Mohn insistent pour dire que, « [Because the media focused on the involvement of foreigners,] the negative perception of immigrants was exaggerated, as was their association with the riots... » (Fagen et al, 2010). On peut ainsi constater que l'association des immigrés avec les phénomènes relevant de la criminalité ou de la violence en particulier, est souvent exagérée ou fabriquée à l'aide de préjugés sans fondement réel, relayés notamment par des discours de propagande. La peur des conséquences négatives d'une sorte d'invasion qui serait celle d'immigrés prétendument violents est suffisante pour motiver la séparation des immigrés du peuple national qui lui précède. Cette peur reste, cependant, infondée et simplifiée puisqu'elle tend à ignorer les problèmes sous-jacents comme les inégalités ou les formes nombreuses de marginalisation voire de discrimination dont sont victimes les immigrés. Même s'il existe des cas réels où des immigrés, des migrants ou des réfugiés ont été violents, criminels, ou terroristes, il importe tout de même de s'interroger sur le rôle de la représentation ou des préjugés que les médias réinvestissent. En tout cas, les contextes et facteurs qui poussent les immigrés à des actes criminels ou illégaux sont loin d'être simplistes ; ils sont même très complexes.

Due tantôt à des logiques d'exclusion observées par le pays d'accueil, tantôt à un isolement de la part des immigrés eux-mêmes, l'incapacité de ces derniers à s'intégrer à l'environnement d'accueil cause plusieurs problèmes identitaires. De plus, dans les pays occidentaux, l'exclusion des étrangers venus du Sud peut prendre nombre de formes telles que les conditions de vie précaires, l'éducation de qualité médiocre, la discrimination dans le secteur de l'emploi, l'incapacité à pratiquer sa religion, entre autres. Avec autant d'obstacles à l'intégration, les immigrés finissent par avoir le sentiment d'être des non-appartenants, des

rejetés de la culture normative occidentale. Aussi, souvent, ils se mettent à chercher des communautés alternatives. Les jeunes en particulier sont enclins à rejoindre des groupes susceptibles de leur fournir une communauté, dont, les gangs et les groupes associés à un certain extrémisme religieux. Dans « Fabrique de nos âmes insurgées », Miano nous raconte cette errance identitaire d'Adrien, un garçon jeune qui mène une double vie en l'absence de sa mère : « Comme tous les soirs depuis une semaine, il se mêle à la bande » (Miano, 2008). Cette conséquence est particulièrement observable dans des pays comme la France qui pratique une politique de « l'assimilation culturelle » des immigrants et des réfugiés à la culture normative et dominante. Cette politique préconise, pour ainsi dire, que les immigrants adoptent tous les aspects culturels du pays d'accueil. Pourtant, il semble qu'une politique si absolue garantit son propre échec : l'intégration parfaite des étrangers ne marchera pas et donc cette politique sert plus à éloigner les immigrants qu'à les intégrer. De plus, parce que les descendants des immigrants sont souvent aussi catégorisés de la même façon, ce sentiment d'exclusion culturelle et sociale tend à se poursuivre pour les générations suivantes, même quand le statut de ressortissant ou de citoyen français est légalement acquis.

Parmi toutes ces situations problématiques, on peut toutefois supposer que l'une des plus complexes renvoie à la définition identitaire des immigrants de deuxième génération – en d'autres mots des enfants d'immigrants, ceux qui grandissent ou qui sont nés dans le nouveau d'accueil. En fait, la plupart des récits qui composent les deux textes et le film se focalisent sur les immigrants de première génération, mais il importe sans doute de considérer également l'expérience de leurs descendants pour proposer une analyse plus complète de leurs parcours. En effet, l'expérience douloureuse d'être un immigrant ne s'arrête souvent pas avec l'obtention de la citoyenneté dans le pays d'accueil. Malgré son importance légale cruciale, un document comme un passeport de

naturalisation ne change pas les problématiques culturelles et identitaires qui accompagnent le parcours et les difficultés d'intégration de l'immigré. Les générations issues de l'immigration des pays du Sud rencontrent régulièrement les mêmes discriminations, étiquettes, et difficultés que leurs parents : cette continuité est même souvent le résultat de catégorisations et de séparations inhérentes aux dynamiques de l'immigration en Europe. Parce que les membres de la deuxième génération restent associés à une couleur de sa peau différente, à une religion autre ; parce qu'ils vivent souvent dans des espaces pauvres ou défavorisés ; ils demeurent largement stigmatisés en tant qu'immigrés ou en tant qu'étrangers. Et cette étiquette, qui n'est pas facilement inversée, est donnée par le peuple occidental.

Les enjeux identitaires pour la deuxième génération dépassent donc ceux de la première parce que la deuxième génération a une plus profonde connexion au pays d'adoption : elle s'identifie non seulement à la culture d'origine, mais aussi et souvent également à la culture et la nation adoptées. Dans le titre de l'œuvre de Léonora Miano, par exemple, l'auteur a recours au concept d'*Afropean Soul* pour parler de ce croisement identitaire. Dans le nouvel éponyme du recueil, l'auteur décrit d'ailleurs son personnage principal comme « un *Afropéen* ; un Européen d'ascendance africaine » (Miano, 2008). Or, ce protagoniste est illustratif des nombreux immigrés – en particulier de ceux de la deuxième génération – qui flottent entre deux identités. Ces deux connexions génèrent un dilemme identitaire pour au moins deux raisons ; premièrement, il y a inévitablement un désaccord entre les deux, accentué par l'absolutisme de l'un sinon des deux. Deuxièmement, les immigrés de deuxième génération peuvent s'identifier aux deux cultures (celle du pays d'origine et celle du pays adopté) mais peuvent aussi être rejetés par elles – une réalité qui se manifeste tant dans l'exclusion déjà mentionnée que dans l'absence de liens évidents avec le pays et la culture d'origine. Avec le terme « *Afropéen* », Miano essaie

donc d'appréhender cette rupture autant que cette complexité identitaire auxquelles font face les immigrés et leurs descendants.

L'expérience de l'immigrant, du migrant, ou du réfugié renferme de nombreux enjeux. Quand quelqu'un du Sud entre dans le monde occidental ou plus précisément dans le monde européen, il doit se construire une nouvelle vie tant pour lui-même que pour les membres de sa famille. Ayant bravé plusieurs obstacles jusque-là, il doit donc continuer à faire face aux restrictions, aux discriminations, aux inégalités, entre autres difficultés. Du fait que les immigrés ne perdent jamais l'étiquette d'« immigrés » après leur installation dans un nouveau pays, il semble que d'autres difficultés émergent. L'intégration des immigrés est limitée en grande partie par la séparation entre eux et la majorité du pays d'accueil, une séparation qui provient notamment d'une absence de compréhension mutuelle. Les portraits des expériences immigrés après l'implantation montrent plus que les médias une perspective complexe : en donnant des exemples des immigrés, des migrants, des réfugiés, et de leurs enfants en France, ces textes explorent les sentiments et les défis qu'ils rencontrent. On peut dire que l'exposition à l'éventail des expériences vraies des immigrés peut augmenter la compréhension de la complexité du l'immigré à l'Occident.

Chapter 6

Conclusion

Aujourd'hui, la lutte à laquelle fait face les immigrés qui entrent en Europe est une lutte contre les préjugés et la discrimination. En effet, l'expérience des immigrés, des migrants et des réfugiés dans le monde occidental est largement dictée par les médias et la rhétorique politique qui émanent des pays d'accueil. À ce propos, Michael Dummett soutient dans son livre, *On Immigration and Refugees*, que :

The newspapers, with only occasional partial lapses into decency, have acted upon a very simple principle: identify a fairly widespread prejudice, pander to it and inflame it, in the process misleading or actually lying to the readers as far as can be safely done. The objective aimed at in the following principle has of course been to increase the circulation of the newspapers. [...] The principle governing the policies of the [...] governments [...] has been exactly the same. The objective, in this case, has been to maximize electoral support : to gain votes (2001).

Même si cette citation tend à paraître absolue dans ses jugements, les idées qu'elle met en avant ont du vrai. Certes les immigrés africains qui se rendent en Europe entrent d'emblée dans des pays qui cultivent déjà certains préjugés à leur égard ; mais les médias et la rhétorique politique ne fait qu'empirer la situation tout en cherchant à en profiter. De fait, les immigrés s'en retrouvent souvent perdants et sans voix.

En nous offrant une autre perspective sur ces questions, la littérature et le cinéma francophones propagent des histoires plus complètes à propos de l'immigration. Redonnant la voix aux immigrés, les récits (vrais ou fictifs) documentés dans les livres ou les films complètent ceux données dans les informations ou les discours politiques. Ainsi, comme j'ai tenté de le

démontrer dans cette thèse, nombre d'œuvres facilitent ou modifient notre compréhension de l'expérience des immigrés, des migrants, et des réfugiés. Dans le cas d'artistes africains qui ont eux-mêmes immigré en France, même si les expériences dépeintes sont fictives, les perspectives dont elles sont issues sont vraies. Aussi, leurs récits redonnent à leurs personnages des aspects humains qui sont souvent oubliés dans la rhétorique des médias et dans le discours politique.

Dans le premier chapitre de cette thèse, j'ai tenté d'explorer les complexités des décisions prises par les immigrés à propos du départ. S'ils ne s'en vont pas toujours dans l'unique but de profiter des avantages économiques de l'Europe, c'est que les immigrés ont toutes sortes de raisons de partir : la protection des autres dans le cas de Baye Laye, l'ambition d'être footballeur dans celui de Madické, et enfin l'éducation pour Salie. Dans le deuxième chapitre, j'ai tenté d'analyser les dangers associés au voyage clandestin tel que représenté dans le film *La pirogue* qui offre un bon exemple de la lutte des clandestins voyageant vers Europe. On voit avec ce récit comment le processus de l'immigration est inégal pour les ressortissants de l'Afrique subsaharienne – une inégalité que l'on comprend encore mieux en considérant également les expériences différentes de Salie et de Ndétare. Dans le troisième chapitre, je me suis attaché à analyser les défis causés par les pressions externes qui pèsent sur les immigrés. Beaucoup de personnages dans les récits étudiés sont en effet soumis à des forces extérieures : le cas de Salie qui doit soutenir sa famille depuis la France et aussi le récit de « Depuis la première heure » montrent d'ailleurs bien comment un immigré peut se sentir piégé entre deux mondes. Enfin, dans le quatrième chapitre, j'ai fait état des défis associés à l'adaptation dans un nouveau pays.

Dans chacun de ces chapitres, j'ai voulu démontrer que les textes et le film nous fournissent des exemples concrets des expériences personnelles d'un immigré de l'Afrique subsaharienne cherchant à s'installer en Europe. Ces défis, cependant, sont cruciaux à une

compréhension plus juste et plus complète des processus de migration et d'immigration. Les médias et la compréhension préexistante dans le monde occidental propagent une idée des immigrés, des migrants et des réfugiés qui adopte la perspective occidentale, tandis que les récits étudiés dans le cadre de cette thèse donnent une voix aux immigrés eux-mêmes. De plus, ces histoires servent à informer ceux qui ne connaissent pas ces expériences de manière à ce qu'ils ne se contentent pas des simplifications de la perspective occidentale. Le pouvoir de ces œuvres – au-delà du divertissement – est donc celui d'éduquer tout un lectorat francophone à propos des vies humaines qui se cachent souvent derrière l'expérience anonyme de la migration.

L'étude des œuvres analysées dans le cadre de cette thèse sert à rappeler en quoi les récits littéraires et cinématographiques peuvent nous aider à mieux comprendre les phénomènes de migration contemporaine. Si l'analyse qu'elle propose ne se veut toutefois pas exhaustive, c'est parce que le sujet est vaste et qu'il se prête à diverses autres approches qui pourraient certainement compléter celle que j'ai adoptée. Par exemple, les récits et les témoignages d'artistes qui ne sont pas issus de l'Afrique subsaharienne, mais qui viennent également en France, peuvent parachever notre compréhension des parcours, des défis et des problématiques que sont ceux des immigrés, des migrants et des réfugiés. De plus, la prise en compte des perspectives de groupes qui se déplacent dans d'autres pays que la France – notamment dans des pays comme les États-Unis ou le Canada, et qui présentent d'autres configurations – peut fournir une vision plus complète des enjeux qui sont associés à la question de « l'étranger ». En effet, le sujet est vaste et donnera certainement lieu encore à de nombreuses études, mais sans doute est-il particulièrement important aujourd'hui de pouvoir se focaliser sur de la crise des réfugiés qui touche, non seulement l'Europe, mais l'Afrique elle-même et tant d'autres pays du monde. Face à la peur grandissante de l'étranger, face également au doute, à l'hésitation et à la confusion qui travaillent

nombre de pays ayant accueilli des réfugiés, il semble qu'il soit crucial de pouvoir mener sur cette thématique particulière des réflexions approfondies qui permettent non seulement de gérer la crise, mais d'y trouver des solutions véritables, et ce avec le plus d'humanité possible...

BIBLIOGRAPHY

- Adesanmi, P. (2006;2005;). Redefining paris: Trans-modernity and francophone african migritude fiction. *MFS Modern Fiction Studies*, 51(4), 958-975.
- Cazenave, Odile. (2003). *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*. Paris: L'Harmattan. Print.
- Coly, A. A. (2010). The pull of postcolonial nationhood: Gender and migration in francophone african literatures. Lanham, MD: Lexington Books.
- Diome, Fatou. (2005). *Le ventre de l'Atlantique*. Paris: Brodard & Taupin. Print.
- Dummett, M. (2001). *On immigration and refugees*. New York; London: Routledge.
- Fangen, K., Fossan, K., & Mohn, F. A. (2010). *Inclusion and Exclusion of Young Adult Migrants in Europe: Barriers and Bridges*. Burlington, VT; Farnham, Surrey [England]: Ashgate. Print.
- Foner, N. (1997). The Immigrant Family: Cultural Legacies and Cultural Changes. *The International Migration Review*, 31(4), 961-974. Print.
- Garane, J. (2014). How to get to barcelona or die trying: Postcolonial poverty and migration in moussa touré's la pirogue. *Black Camera: An International Film Journal*, 6(1), 178-192.
- Hargreaves, A. (1995). *Immigration, 'Race' and Ethnicity in Contemporary France*. London, US: Routledge. Print.
- Hargreaves, A., & McKinney, M. (1997). *Post-colonial cultures in France*. London: Routledge. Print.
- La pirogue*. Dir. Moussa Touré. Senegal, (2012). Film.
- Miano, L. (2008). *Afropean soul, et autres nouvelles*. Paris: Flammarion. Print.
- Rosello, M. (2001). *Postcolonial Hospitality: The Immigrant as Guest*. Stanford, CA: Stanford University Press. Print.
- Rutherford, Jonathan. (1990). The Third Space. Interview with Homi Bhabha. In: Ders. (Hg): *Identity: Community, Culture, Difference*. London: Lawrence and Wishart, 207-221. Print.

ACADEMIC VITA

Academic Vita of Chloe Bellwoar
cmbellwoar@gmail.com

The Pennsylvania State University
Schreyer Honors College
 Honors: French and Francophone Studies
Smeal College of Business
 Bachelor of Science in Accounting
 Masters of Accountancy
 Academic minor in International Studies
College of the Liberal Arts
 Bachelor of Science in French and Francophone Studies – Applied Option

Thesis Title: *Parcours, représentations et récites des immigrés dans les films et romans africains francophones contemporains*
Thesis Supervisor: Emmanuel Bruno Jean-François

Work Experience
June – August 2016
Audit Intern
Assisted the audit teams of two national clients in the conduct of year-end or interim audits.
Deloitte

Awards: Recipient of the Hollenbach Scholarship (2014-2015, 2016-2016, 2016-2017)

Professional Memberships: Delta Sigma Pi, International Business Fraternity

International Education: IES Rabat, Morocco – Fall, 2015

Language Proficiency: French – conversational